

Le gramophone et le piano . fable

Autor(en): **Addor, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 28

PDF erstellt am: **18.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225916>

Nutzungsbedingungen

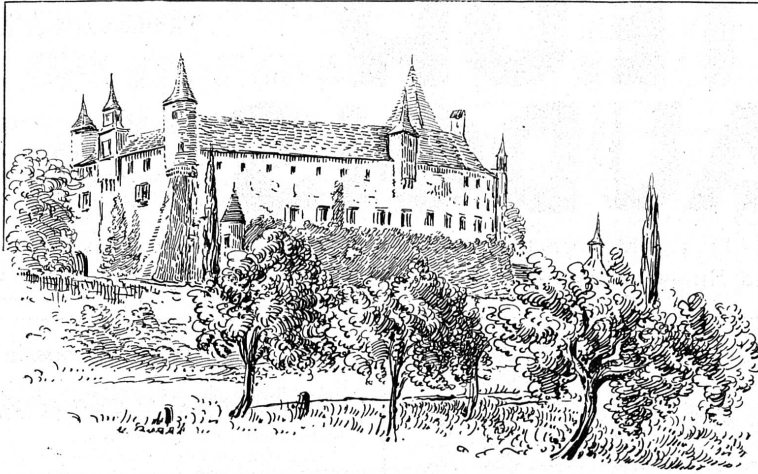
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



POUR LE CHATEAU D'ORON

MERCREDI soir, dans une assemblée tenue dans la salle du Tribunal d'Oron, sous la présidence de M. Serex, préfet, s'est constituée une « Association pour la conservation du château d'Oron et de ses collections ». Après une introduction de M. Henri Kissling, géomètre à Oron, résumant l'histoire du château et exposant les faits récents qui ont provoqué cette assemblée, celle-ci a adopté ses statuts, préparés par M. W. Gilliéron, notaire, et nommé un comité provisoire qui doit, pour une prochaine séance, préparer un programme financier. Une très minime cotisation sera prévue pour les membres de l'association, afin de permettre l'adhésion de toutes les personnes désireuses de donner leur appui moral à l'initiative.

Ce premier contact a été très encourageant pour l'œuvre entreprise. Plusieurs intéressantes personnalités représentaient les bords du lac et la vallée de la Broie, ainsi que la partie du district d'Oron située dans le Jorat. D'Oron même et de ses environs immédiats, ce sont surtout des éléments jeunes des familles enracinées dans la région qui ont manifesté leur intérêt pour cette importante question. Et cela est très réjouissant. A noter aussi la présence d'un petit détachement de la troupe des Bourla-Papey de 1930. Lecture a été donnée de lettres d'adhésion de personnes habitant au dehors du district. Tout donne l'impression que le mouvement pour le château d'Oron est bien lancé.

Choses et Autres.

ON CIRCULE A GAUCHE

NOUS avons beau ne pas apprécier les machines à cause de tout ce qu'elles dépotent dans la vie, nous sommes des êtres machinaux qui exécutons des gestes machinaux.

Ainsi, instinctivement, dans notre pays, nous savons croiser les passants sans qu'une collision se produise et nous nous rangeons du côté qu'il faut sur la chaussée quand passe un attelage. Tout cela est instinctif.

Mais, qu'on franchisse une frontière et qu'on s'en vienne dans un pays inconnu jusqu'alors, quelque chose nous trouble dans la rue, la sécurité n'y est plus. On ne traverse pas un pont, on ne circule pas sur un trottoir, on ne descend pas un escalier sans se rendre compte que ce n'est pas ça. Pourquoi ? Parce que dans ce pays, on circule à gauche, tout simplement.

Alors, en taxi, on a une impression d'insécurité à chaque carrefour et à chaque tournant. On a peur de ce dépasseur qui prend la droite, on s'attend toujours à un accident. Et les piétons, dûment stylés, font de même et, bien entendu, sur les trottoirs étroits, dans les rues fréquentées, des bousculades se produisent entre droitiers et gauchers. Cela vaut aux malheureux droitiers quelques apostrophes dans une langue que, d'ailleurs, ils ne comprennent pas.

Tout de même, je plains les pauvres automobilistes de chez nous qui viennent s'égayer dans ce pays. Ils doivent se faire une nouvelle religion en faisant timbrer leur passeport.

Maintenant, quand je me heurterai, sur un honnête trottoir de l'Helvétie à un passant qui veut me croiser à gauche, je saurai de quel pays il vient.

Lisette.

LE SPORT CONTEMPORAIN

AVEC l'avènement du professionnalisme en matière de sport, le public s'est peu à peu habitué à ces sortes de comédies que sont parfois les grandes compétitions.

Cependant, quelque chose répugne dans l'accouplement des mots : « sport » et « professionnel ». Le mot lui-même refuse cet adjectif. Mais

en connaît-on bien la signification ? Pour beaucoup de gens, en effet, « sport » est un mot anglais, un mot dont le sens n'est pas très précis, puisqu'il est étranger. Eh bien ! détrompez-vous ! Sport est un mot très français. Ceux qui ont l'habitude d'étudier les vieilles chroniques ont rencontré bien des fois la phrase classique où l'ancien mémorialiste explique que tel seigneur avait l'habitude de se « desporter », ce qui voulait dire se délasser en s'adonnant à des jeux physiques. Se délasser c'est précisément chercher un dérivatif à ses soucis et à ses occupations professionnelles. Le sport est donc la dernière chose qui puisse être élevée à la dignité d'une profession.

Mais allez donc chanter cela à tous ces fervents sportifs pour qui d'ailleurs le sport se réduit à lire le lundi dans leur feuille favorite les résultats des matches ! Ils ont leurs coureurs et boxeurs préférés et ils jouent sur eux comme on joue sur des chevaux. Peu leur importent les discussions « amateurs » et « professionnels ».

Pourtant parfois quand la mesure déborde, le public se révolte. Et c'est l'aventure que vient d'éprouver le fameux Rigoulot, « l'homme le plus fort de France ».

Un impresario avait organisé en Suisse une « tournée Rigoulot ». A Genève, Rigoulot avait « rencontré » l'Allemand Pelener et l'avait battu après une belle résistance.

Le lendemain, il se « heurtait », à Lausanne, au Belge Amberge.

Mais quelle ne fut pas la surprise des fanatiques qui, désireux de revoir leur idole, s'étaient payé le déplacement de Genève à Lausanne, en constatant que « Pelener » et « Amberge » formaient un seul et même personnage !

Non, vraiment, on avait exagéré ! Et si bas que soit tombé le sport, on n'accepte tout de même pas qu'il se ravale effrontément au niveau des spectacles forains.

LE GRAMOPHONE ET LE PIANO

Fable.

Oui, ce beau piano

— Erard ou bien Gaveau —

Devint, le pauvre, aphone,

Le jour où, sans raison,

Un vilain gramophone
Choisit cette maison
Pour lieu de résidence.
— Ah ! vraiment, quelle outrecuidance !
Mon ancêtre est le clavecin,
J'ai donné l'éclatante gloire
Au grand, à l'immortel Chopin
Qui composa ses mazurkas sur mon ivoire !

Paderewsky
Et Brailowsky
Sont tous deux devenus illustres,
Andante, puis andantino,
Parce qu'ils ont, durant des lustres,
Avec amour, étudié le piano.
Et l'on m'oublie, et l'on m'ignore,
On préfère ce mirilflore !
N'aura-t-on point d'égard pour mon passé ?
Et resterai-je seul et délaissé ?

Le gramophone, à ces paroles,
Amusé par ce désarroi,
Répondit : — J'achève la Baccarole
D'Offenbach, et je suis à toi...
Et, quand l'instrument mécanique
Eut du disque extrait la musique,
Il dit : — Si j'ai plus d'un admirateur,
C'est que pour charmer l'auditeur,
Je n'ai, moi, besoin de personne.

Il faut, afin que tu résones,
Qu'un humain,
De sa main,
Sur ta touche,
Touche.

Rejoins les instruments anciens,
Car au passé tu appartiens !
Le gramo se remit à une mélodie ;
Le piano, triste, écoutait avec envie,
Quand, soudain, le ressort cassa...
L'appareil de jouer cessa.

L'orgueil souvent fait cette farce.
On se croit très supérieur à son comparse...
Illusion ! Car quelque chose de plus fort
Joue envers nous le rôle du ressort.

Pierre Addor.

A la Poste. — Ça se vend tout de même cher ces timbres à deux sous !

— Mais, si vous voulez, j'en ai à cinq centimes.

FARCEUR D'HUISSIER !

Scène vaudoise contée à propos du centenaire vaudois.

DANS un des numéros du célèbre calendrier de Franklin, intitulé le *Bonhomme Richard* (année 1731, si je ne me trompe), je me souviens avoir lu jadis cette parole mordante : « Trois femmes peuvent garder un secret pourvu qu'il y en ait deux de mortes ».

Cette boutade impertinente à l'adresse de la plus gracieuse partie du genre humain me revient à la mémoire au moment de conter ce récit.

Celui-ci repose sur un fait de joyeuse humeur, et qui, — vers l'année 1803, — aurait eu une des communes de la paroisse de X pour théâtre.

Voici de vieilles notes de famille sur cette affaire, me dit le 9 janvier 1902, chez moi, M. V. D., huissier actuel de cette commune, en me remettant un manuscrit. — Faites-en ce que vous voudrez. Ces pages sont vôtres ; déchiffrez-les ; elles n'ont jamais été publiées.

— Grand merci, mon cher, lui répondis-je. Ayant entendu parler jadis de la légende ou du fait auquel ces notes se rapportent, je serais fort aise d'être exactement renseigné et de mettre une fois pour toutes ce récit au clair.

Deux personnages se trouvent ici en scène. Ce sont, d'une part, l'huissier municipal *Vincent-Pierre David*, excellent et malicieux fonctionnaire, et *Marguerite*, son épouse, femme un peu vive, excellente ménagère, mais déplorablement bavarde.

Un lundi de juin, l'honorable huissier avait été occupé, dès la matinée, par une longue et laborieuse séance municipale. On le vit, ce jour-là, rentrer au logis fort en retard pour dîner. Au moment où il franchit le seuil de sa cuisine, il fut reçu par sa femme en ces termes :